

# Objets cultes

## Tranche de pamplemousse et autres délicatesses musicales

Ester Poly, Coilguns, Futur Antérieur... Chez Hummus, à La Chaux-de-Fonds, comme chez Bongo Joe, à Genève, les labels romands soignent le son autant que le visuel. Beaux, mes picture discs! Belles, mes pochettes!

Fabrice Gottraux

C'est un vinyle de format 33 tours. Sauf qu'il est transparent et ne possède qu'une face gravée pour la musique. Deux morceaux de métal ultraviolet, rien d'autre. Une perle de rock contemporain, signée Coilguns. L'autre côté présente une sérigraphie amusante, des personnages stylisés de l'illustrateur Noé Cauderay, que l'on aperçoit à travers les sillons translucides. C'est beau. Mais ça sert à quoi? «À rien, je suis assez d'accord.»

Il est 9 heures à La Chaux-de-Fonds. Jonathan Nido, dit Jona, se brosse les dents, nourrit le chat et répond au téléphone, les trois en même temps. Jona Nido est l'homme à tout faire de Hummus Records, fleuron parmi les fleurons des labels romands qui font bouger la scène suisse. Au catalogue, Emilie Zoé, Peter Kernel, Stéphane Blok. Et Louis Jucker! L'homme-orchestre multitalent, multiprimé, on l'accrocherait volontiers au mur comme une médaille fédérale de gymnastique, avec Emilie, absolument. Mais aussi Cochon Double, Montecharge et Convulsif. Déjà cent publications discographiques emballées rue de la Serre 90. Tel ce «picture disc» couleur jaune d'œuf qui nous a procuré un frisson d'extase lorsqu'on l'a sorti du carton à la réception. Premier jalon d'une collection née en réaction au désarroi provoqué par la pandémie, lorsque plus aucune formation ne pouvait tourner.

### Épiphanie discographique

Il fut un temps, vers 2008, Jona Nido, et Louis Jucker, et toute la «petite tribu» de Chaux-de-Fonnières prétaient leurs talents de musiciens à The Ocean, groupe berlinois de métal à la carrière internationale. «On n'y connaissait rien. On a découvert l'industrie de la musique. Quand on est revenu en Suisse, on était comme Jésus, les artistes du coin venaient nous voir pour demander conseil. On n'y connaissait toujours rien, mais quand même un tout petit peu plus que les autres. Alors on a lancé un label.»

Épiphanie sur l'avenue Léopold-Robert. Hummus a vu le jour en 2012, qui fait bien référence au plat à base de pois chiche. Pas le terreau, quoique la définition conviendrait aussi à cette entreprise de proximité. Avec deux croix à l'envers en guise de logo, évocation décalée de l'imagerie du rock extrême, parce qu'ils étaient «jeunes et cons» quand ils ont lancé leur affaire, et parce que ça fait un «H». «Idéal aussi pour décorer un tire-bouchon.» Chose faite l'été dernier avec les concerts dans les domaines viticoles du pays. Hummus a beaucoup d'idées.

Comme le hasard fait bien les choses, un pamplemousse se présente au portillon, qu'Hummus sert aussitôt. La pochette du dernier album d'Ester Poly est magnifique, vous ne trouvez pas! L'agrume est femelle. Ester Poly aussi. On

admire leur mixture rock minimaliste, subtile dans ses arrangements, forte en gueule. On n'en finit plus d'écouter Béatrice Graf et Martina Berther discuter le «female pleasure» - le plaisir féminin - et le «smell of female» - l'odeur féminine, qui donne son titre à l'une des chansons de l'album «Wet» - humide. Tout un programme autour de la vulve fruitière, avec ses slogans cogneurs tels que «Respect my Speck» - respecte mon lard - ou «Pressés».

«Les fruits, comme les fleurs, ont ceci d'avantageux qu'ils évoquent de manière positive tous les appareils génitaux, quel que soit le genre», continue Béatrice. Et si, en plus, un monstre de l'illustration s'y colle - ici Luca Schenardi, d'Altdorf, familier de Tame Impala notamment - alors le résultat vaut largement qu'on l'affiche en très grand. «C'est devenu notre bannière, posée en fond de scène, 2 mètres sur 2 mètres.»

Pilier genevois de la batterie, Béatrice Graf joue aussi bien le rock indé que le jazz improvisé. Double vie entamée il y a près de quarante ans. À ses côtés, Martina Berther, bassiste lucernoise de la dernière génération, s'impose sur la scène nationale, dans le band de Sophie Hunger notamment, dans pléthore de projets, en solo également sous le nom de Frida Stroom, tendance drone noise expérimental.

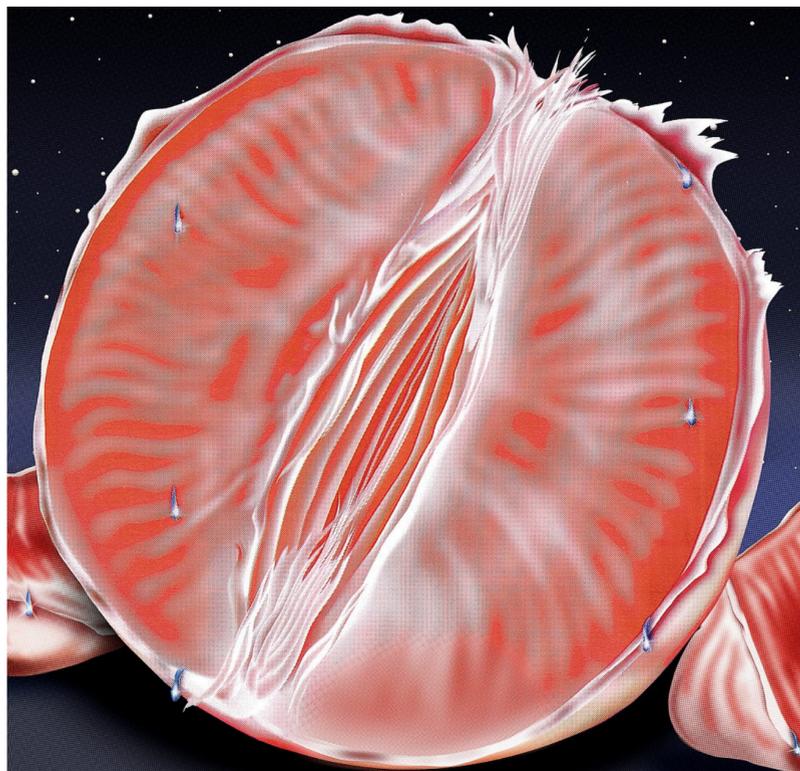
### Des morts et des vivants

À Noël, le lac est glacial. À Lausanne, en 1984, Carol Rich chantait «Computered Love». Prémices synthé pop des amours électroépistolaires. En 2021, au Malawi, où il fait nettement plus chaud, le duo de rue Madaliso Band reprend la chanson sur une rythmique brinquebalante, avec basse de fortune et guitare métallique.

Des Africains qui reprennent les Suisses? Ou des Suisses qui rejouent les Mauriciens! Et des Colombiens, des Belges, des Stambouliotes, des Zurichois, des Genevois! Beaucoup de Genevois, puisque c'est là le lieu de résidence du label Bongo Joe... Tout le monde se rencontre sur «Futur Antérieur», compilation pour les 5 ans d'existence de ce label déjà fortement inscrit dans le paysage. Où la Turque Derya Yildirim refait «Ay Dili Dili» de Rüstem Quliyev, dit le «jimi Hendrix azéri». Et le trio du bout du lac Amami file une sauce cosmique au «Shake It Baby» de Jessie Mae Hemphill.

Vivants ou morts, tous les musiciens réunis ici ont trouvé un jour ou l'autre le chemin de Bongo Joe. Soit que le label ré-édite des bijoux dénichés dans les greniers, dans les archives des radios africaines. Soit qu'il se consacre à la scène émergente. Et les vivants s'inspirent des morts, ou des survivants. Le tout pressé, cartonné, sous la pochette de Chloé Panatier: rouge, avec les têtes de tous les artistes collées dessus. «Un hommage à notre esprit Do-It-Yourself», sourit Cyril Yeterian, le patron. Saint DIY, qui fait les plus beaux sons, et les plus belles images.

Infos: hummus-records.com et bongojoe.ch



Une pochette qui sue, un picture disc qui tue. En haut, l'illustration de Luca Schenardi pour l'album «Wet» du duo Ester Poly. En bas, le vinyle avec sérigraphie de Noé Cauderay pour le groupe Coilguns. FLORIAN GATTIGNON

# Arts et scènes

## Le Grütli abat ses atouts pour 2022

Calé sur un calendrier solaire plutôt que scolaire, le Centre de production et de diffusion des arts vivants a promulgué jeudi son affiche de coups de cœur.

Katia Berger

Nouvelle coupe de cheveux pour l'une, blouse à fleurs pour l'autre, Nataly Sugaux Hernandez et Barbara Giongo s'étaient mises sur leur trente et un, jeudi soir, pour présenter la saison annuelle 2022 du Théâtre du Grütli, qu'elles codirigent depuis 2018. Artistes programmés, émergents recourant aux services du Centre de production et de diffusion des arts vivants, fidèles abonnés ou amateurs du karaoké annoncé à l'issue des discours, c'est une assemblée d'amis qui a prêté l'oreille aux topos spontanés, parfois brouillons, toujours bon enfant, qui caractérisent désormais le lieu.

«Nous construisons notre programmation sur la base de nos coups de cœur pour des artistes. Nous nous laissons séduire tant par l'aspect humain que par une thématique ou une recherche artistique», revendique le binôme duquel émane tout logiquement cette aura de bonnes copines. L'administrateur et assistant de production Donatien Roustant, rebaptisé Carmelo Benzi pour le rôle d'ambassadeur qu'il endossait pour la soirée, a ajouté sa note festive au rituel en improvisant de facétieuses appoggiatures sur son clavier.

### Huit créations locales

Pluridisciplinaires et engagés, les seize spectacles qui se succéderont de janvier à décembre comprennent huit créations locales coproduites par le Grütli (citons le «Lupae» de Melissa Cascaro, le «Nord» de la Cie avec, le «Simon» de Simon Senn ou le «Kick Ball Change» de Charlotte Dumaretheray et Kiyann Khoshoe), dont deux reports, lesquelles bénéficient presque toutes d'un minimum de deux semaines d'exploitation. Les cinq accueils, de provenance majoritairement

espagnole, ne restent, eux, à l'affiche que quelques jours. Ce sera par exemple le cas de «Reality», en mars, une immersion dans les «données de sa vie» scrupuleusement consignées par une quinquagénaire, que reconstruit le duo italien Daria Deflorian-Antonio Tagliarini, récemment invité à la Comédie avec son adaptation du film «Ginger e Fred». Ou de «¿Hay alguien ahí?» («Y a quelqu'un ici?»), une pièce surréaliste conçue par deux membres de la compagnie de l'Alakran, Esperanza López et Txubio Fernández de Jauregui, en quête d'une flamme intérieure mise à mal.

Auparavant, l'année s'ouvrira dès le 13 janvier avec une 3<sup>e</sup> édition du marathon «Go Go Go», soit une quinzaine de propositions en trois jours d'explosion performative signées entre autres par Elena Montesinos, Jérôme Leuba, Davide-Christelle Sanvee ou la C<sup>e</sup> Folle de parole. «Laissez vos préjugés à la mai-



Jusqu'à mardi prochain inclus, Jean-Daniel Piguet dirige les oscillants Lucas Savioz et Pascal Gravat dans un très sensible «Partir», l'accompagnement vers la mort d'un père par son fils. SEBASTIEN MONACHON

son!» ont prévenu les organisatrices, impatientes de voir le Grütli «investi d'événements imprévisibles à tous ses étages». D'autres titres s'intégreront aux grilles

des festivals Antigel et La Bâtie, soit le «Helen W.» qui voit Aurore Jecker partir à la recherche de son sosie fribourgeois et la «Garde-robe» d'une Kaylie Kagame

qui donnera corps aux vêtements de trois protagonistes mystères.

On reviendra en temps voulu sur les prises de position ouvertement politiques subodorées chez la troupe ibérique El Conde de Torreñel, qui questionnera en juin l'«Ultrafiction» créée par le grand capital, chez Cédric Djedje, qui traquera avec «Vieilleich» les rémanences de la colonisation dans l'espace public, chez Fanny Brunet et Olivia Csiky Trnka, qui briseront les chaînes du patriarcat grâce à «Montrer les dents», ou chez le chorégraphe Tidiani N'Diaye, dont la «Mer plastique» dénoncera l'accumulation des déchets sur les terres du Mali. À ces rendez-vous comme à tous les autres énumérés s'applique le plan tarifaire adopté voici un an par la direction: le spectateur débourse librement de 0 à 100 francs selon ses possibilités ou ses envies et répond seul de son choix.

### Théâtre du Grütli

Programme 2022 en ligne sur [www.grutli.ch](http://www.grutli.ch)

## «Partir», à voir avant qu'il ne soit trop tard

● A priori, on pourrait juger impudique un spectacle qui s'attache aux derniers moments d'une vie. C'est tout le contraire avec «Partir». Que le mourant ait donné son accord, qu'il participe ainsi de son propre chef à un projet posthume atténué déjà l'éventuel malaise. Mais que se manifeste sur scène l'infinie sensibilité d'une équipe de création, voilà aussitôt dissipée toute ombre d'indélicatesse.

Le metteur en scène Jean-Daniel Piguet perd son père en 2012. Tout au désir de retenir ses ultimes paroles, de matérialiser l'insondable passage, le jeune homme filme l'agonie avec le consentement du malade. Sept ans

après le décès, Piguet tire une pièce de ses rushes, en collaboration avec Nicolas Doutey. Puis, il demande à Lucas Savioz de jouer son double sur le plateau, face à un Pascal Gravat stupéfié de justesse dans la peau de son père, Gilles - ainsi que trois autres comédiens indispensables quoique secondaires. «N'oubliez pas que tous les mots entendus ici ont déjà été prononcés», avertit notre Orphée en guise d'introduction.

Devant un grand tapis vert tendu vers le ciel, Pascal Gravat, t-shirt bleu, jambes nues, va alors reproduire les phrases tantôt banales, profondes ou vagues, les silences, les hésitations, les acquiesce-

ments, les jeux de la lucidité et de la morphine, jusqu'à ce qu'une déferlante d'images et de sons abstraits emporte ses sens. «Les hommes tournent en rond pendant un certain nombre d'années», l'aura-t-on entendu dire, «je me sens privilégié de vivre ça», ou «le sable en se soulevant donne à respirer au sable».

L'intime se fait documentaire. Grâce aux lectures philosophiques, grâce au travail artistique, «Partir» devient un infinitif plutôt qu'un témoignage à la première personne. Dans le processus, Piguet parvient à toucher l'intouchable. **KBE**

«Partir» Jusqu'au 14 déc. au Th. du Grütli

## Musique classique

### Le Verbier Festival se projette déjà vers l'après-neige

La pandémie est ainsi faite que les grandes manifestations culturelles de l'été dévoilent désormais leurs affiches avec une avance considérable sur les temps auxquels nous étions habitués. Les nombreuses incertitudes sanitaires qui planent sur le calendrier poussent à cela, alors on rassure et on se rassure en communiquant bien en amont et en engageant le public vers une adhésion précoce aux propositions. Le Verbier Festival n'échappe pas au mouvement.

### Le piano en majesté

L'édition de 2022 est désormais connue dans ses lignes principales, dévoilées en visioconférence par le fondateur et directeur de la manifestation, Martin Engstroem, et détaillées aussi par le responsable de l'académie,



La pianiste Martha Argerich revient au Verbier Festival.

Stephen McHolm, et la directrice des opérations, Cécilie Yamakawa. Sans surprise aucune, le ren-

dez-vous valaisan garde son habituel cap prestigieux, en alignant avec insolence des noms et des

projets qu'il ne faudrait manquer sous aucun prétexte. Le programme brille tout particulièrement sur le front pianistique, où la razzia de stars impressionne. On aura ainsi des retours attendus, celui de Martha Argerich sur tous, qui sera accompagnée par l'ancien directeur musical du festival Charles Dutoit. Mais on aura aussi l'exubérante Yuja Wang et l'autrement plus sobre Andrés Schiff, puis Daniil Trifonov et son maître Sergei Babayan. Et on pourra compter une fois encore sur un rituel insubmersible: le récital d'Evgeny Kissin, qu'on retrouvera, par ailleurs, dans un face-à-face inédit avec Andrés Schiff. Ajoutons à cela l'apparition d'autres grands interprètes dans cette tribu, les bien rares Yefim Bronfman et Stephen Kovacevich.

Des collaborations longues et fidèles avec les artistes, le Verbier

Festival en compte un nombre important. Celle qui l'unit depuis vingt-cinq ans au compositeur russe Rodion Shchedrin est parmi les plus fructueuses, marquée par de multiples créations mondiales. À l'occasion des 90 ans de cette grande figure, les mélomanes pourront redécouvrir quelques-unes de ses pièces lors des trois premiers concerts symphoniques. Des œuvres choisies seront mises en miroir avec celles de Chostakovitch notamment.

### «Don Giovanni» attendu

Le volet lyrique, qui n'a cessé de s'affermir ces dernières années, connaîtra trois productions. Il s'ouvrira vite par un coup d'éclat retentissant. Le 16 juillet, au lendemain du lever de rideau, «Don Giovanni» de Mozart fera son apparition en version de concert, porté par l'Or-

chestre de chambre du festival sous la direction tonique de Gábor Takács-Nagy. On y entendra pour l'occasion des voix légendaires, celle de Peter Mattei dans le rôle-titre, ou encore d'Olga Peretyatko en Donna Anna et d'Alexandros Stavrakakis dans les costumes du Commendatore.

Notons enfin, parmi les soixante concerts proposés durant les dix-sept jours du festival, un hors-piste alléchant. Le pianiste Brad Mehldau montera pour la première fois dans la station valaisanne. Il y présentera entre autres des compositions personnelles, dédiées au ténor Ian Bostridge, qui sera lui aussi du concert.

### Rocco Zacheo

**Verbier Festival**  
Du 15 au 31 juillet, tout le programme sur [www.verbierfestival.com](http://www.verbierfestival.com)